

Photo Jean-Louis MARTELL

ASSOCIATION CULTURELLE  
 DU CANTON DE  
**CASTELNAU-MONTRATIER**

---

*Bulletin de Liaison*

---



*Gisant du Cardinal Bertrand du POUGET*  
(voir article page 25)



ASSOCIATION CULTURELLE  
du Canton de  
CASTELNAU - MONTRATIER  
(Lot)

Siège Social : Mairie (46170)

BULLETIN DE LIAISON

N°2 (Janvier 1992)

\*\*\*\*\*

S O M M A I R E

\*\*\*\*\*

	Page
LE MOT DU PRESIDENT.....	2
LE MOT DU CONSEILLER GENERAL.....	3
SOUVENIRS D'UNE INSTITUTEURICE A Ste ALAUZIE.....	4
LE PHYLLOXERA ET LE DORYPHORA.....	8
LE TROUBADOUR BERNARD DE VENTADOUR.....	13
LE FOIRAIL.....	14
L'EGLISE DE TERRY.....	15
LE BATTAGE.....	18
RECETTES CASTELNAUDAISES.....	19
UN FELIBRE CASTELNAUDAIS.....	20
DICTONS ET PROVERBES.....	22
UN CONTE: LES PRUNES.....	24
LE CARDINAL DU POUGET.....	25
NOTES HISTORIQUES SUR LABARTHE.....	30
LA VIE DE L'ASSOCIATION.....	35
COMMUNIQUES.....	42
LA LANGUE OCCITANE (Suite).....	43
ADMINISTRATION ET ADHESION.....	45
INVENTAIRE ARCHEOLOGIQUE.....	46
EXTRAIT DES STATUTS.....	47
L'URINOIR.....	48

\*\*\*\*\*





## LE MOT DU CONSEILLER GENERAL

\*\*\*

Suite à la première Assemblée Générale de l'Association Culturelle Cantonale qui s'est tenue à L'HOSPITALET le 9 Novembre 1991, regroupant plus de 70 adhérents ainsi que tous les maires des communes de notre canton, je tiens à dire que grande a été ma satisfaction, ceci étant la preuve de l'intérêt qui est porté aux activités de cette association, en ce qui concerne le patrimoine culturel de notre région.

Avec les mutations de populations que connaissent de plus en plus nos zones rurales, si de telles associations n'existaient pas, les jeunes, dans quelques décades, ne sauraient pas grand chose sur le passé du pays qui sera le leur. Le but de l'Association culturelle est donc, à mon sens, de s'informer, de rechercher dans le passé, afin de transmettre un savoir aux générations futures.

Personnellement, je suis de ceux qui pensent que l'homme, pour se tourner vers l'avenir, doit d'abord bien connaître le passé; j'ajouterais que je ne suis pas seul car plusieurs responsables de l'éducation de nos enfants dans le canton m'ont demandé si l'association culturelle accepterait de participer à faire découvrir ce patrimoine culturel aux élèves. Je les ai donc, pour ma part, encouragés à prendre contact avec les responsables, ceci étant pour moi la preuve du rôle qu'une telle association peut jouer au niveau de notre canton.

Je tiens donc à dire aux responsables et adhérents de l'Association Culturelle du Canton de Castelnau-Montratier que le but qu'ils se sont fixé est en bonne voie. A toutes et tous iront mes félicitations et encouragements.

En cette fin d'année, l'occasion m'étant donnée, j'adresse à vous toutes et tous, habitants des communes du canton de Castelnau-Montratier, mes meilleurs vœux de nouvel an.

Roger GISEBERT

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE A Ste ALAUZIE

Résumer trente ans de vie professionnelle active, comme institutrice chargée d'école à Ste Alauzie, semble chose facile de prime abord. Et pourtant... Cette vie fut tellement mêlée à ma vie personnelle, familiale, à la vie du village, qu'une foule d'images et de souvenirs remontent à ma mémoire d'une façon plus ou moins ordonnée.

Qu'ai-je trouvé en Septembre 1943, date de ma nomination, dans ce vaste bâtiment dont chaque entrée, à l'époque, était ombragée par un gros marronnier? Un logement qui datait. Il comprenait au rez-de-chaussée, au bout d'un grand couloir, une grande pièce: la cuisine. A l'étage (24 marches à monter), deux chambres, un réduit à fenêtre, pratique pour les rangements, et qui, en 1966, date de l'arrivée de l'eau courante, deviendra la salle d'eau.

Quant à la salle de classe, elle était vaste: 7m de long sur 6m de large et 4m de haut. Bien éclairée le jour par quatre fenêtres au levant et par une seule au couchant, l'autre fenêtre ayant été transformée en placard de rangement. L'éclairage électrique était nettement insuffisant: une seule lampe située au-dessus du bureau du maître. Le mobilier, quelque peu vétuste, était composé de tables en bois à deux places, du bureau du maître placé sur une estrade, d'un petit meuble vitré à la partie supérieure. Complétant cet équipement, une fontaine émaillée, des porte-manteaux en bois, oeuvre d'un astucieux bricoleur, deux tableaux noirs de taille différente dont l'un était fixé au mur, des cartes géographiques. Un cadre en bois muni de trois étagères servait de bibliothèque. Lui faisant face, une étagère, plus longue et plus large, supportait un globe terrestre et le buste de Victor Hugo qui semblait veiller sur cette salle. Un poêle à bois (genre Godin) pour le chauffage de cette salle qui se révéla toujours difficile à chauffer.

La cour de récréation était pratiquement inexistante: elle consistait en un seul passage entre le préau, situé sous la salle de classe, et le jardin de l'école. Quant aux cabinets "à la turque", ils étaient inconfortables surtout pour de jeunes enfants effrayés par ce trou noir.

Tel était l'état des lieux à mon arrivée mais peu à peu le progrès entra à l'école et cette classe fut équipée de façon plus moderne. Après quelques lenteurs, j'obtins que le jardin de l'autre partie du bâtiment, qui ressemblait plus à un pré qu'à un jardin, devint cour de récréation de l'école. Jouer sur la route, comme l'avait autorisé l'inspecteur primaire pouvait devenir dangereux car,

si au début, on ne voyait guère passer que la voiture du docteur et du vétérinaire de Castelnaud, la guerre finie les voitures automobiles devenaient plus nombreuses. Sur le rocher dominant le village de Ste Alauzie existait, durant la guerre, un poste de guet militaire qui passa sous contrôle allemand quand, je suppose, fut supprimée la ligne de démarcation. Cela nous valait de temps à autre un contrôle du poste de guet par avion à basse altitude, et le passage sur la route, dans deux voitures automobiles qui se suivaient, de militaires gradés allemands et français.

Avec le temps, l'appartement eut droit à quelques réfections. Seuls, les cabinets restèrent en l'état. Point d'amélioration malgré les demandes émanant surtout des inspecteurs primaires.

Et les élèves? C'est une vingtaine (23 à 25) que j'accueillis à cette rentrée 1943 de la Section enfantine au Certificat d'études. Dans les années qui suivirent l'effectif oscilla entre 15 et 25 pour diminuer régulièrement dans mes dernières années de fonction.

Mon premier élève présenté au C.E.P fut, en juin 1944, Jean-Marie Gardès. C'est à bicyclette que, tous les deux, nous nous sommes rendus à Montcuq, le centre d'examen. Reçu, il le méritait; si ma joie était grande, la sienne l'était tellement que j'avais du mal à le suivre sur le chemin du retour. Je garde très vivant le souvenir du bon élève qu'il fut. Une cruelle maladie l'a fauché en pleine jeunesse, laissant une jeune veuve et deux enfants en bas âge.

Peu à peu la section C.E.P disparut, les enfants quittant l'école après le CM2 pour entrer en 6ème. Cette entrée s'est faite au début par l'obtention d'un diplôme, le DEPP, qui se passait à Cahors comme l'examen des Bourses. Ces examens supprimés, l'entrée en 6ème au Lycée ou au CEG se fit sur dossier.

Pendant longtemps, ce sont les grands élèves qui ont assuré, à tour de rôle, le balayage de la classe et qui montaient de la cave les bûches pour entretenir le poêle tandis que je me chargeais de son allumage, et aussi, à chaque période de vacances, du nettoyage du plancher. Puis, je ne saurais préciser l'année, la mairie accorda un petit crédit pour l'entretien de la salle, ce qui libéra les élèves de ces travaux.

Mariée le 30 Novembre 1944 à un cultivateur originaire de Ste Alauzie, ma vie en dehors de l'école s'identifia quelque peu à celle de la population qui m'entourait. J'ai partagé les joies et les peines de ses habitants comme ils ont partagé les miennes. Je fus près d'eux, tout en restant l'institutrice, "la dame"; car mes rapports furent toujours bons avec la population et les parents de mes élèves, en général.

L'effectif s'accrut, pendant la guerre, de réfugiés marseillais qui se sont bien adaptés et dont je conserve un excellent souvenir.

Parmi mes élèves, j'ai eu tout au début, ma jeune soeur Yvette, avec mes neveux de Roquefas, Raymond et Denise dont tout le monde se

souvient de la fin tragique, les aînées des Fontenelles, Solange et Bernadette, puis les années s'écoulant avec cinq enfants et les plus jeunes des Fontenelles. Sans gêne aucune pour mon autorité, je fus appelée dans ma classe tante, maman, ce qui a semblé tout naturel aux autres écoliers. Seule ma soeur s'est abstenue de m'appeler par mon prénom.

C'est pendant la guerre 1939-1945 qu'apparut le crayon à bille qui par la suite se généralisa. Pour écrire, les élèves se servaient d'un porte-plume et d'encre que je fabriquais en délayant dans un litre d'eau tiède le contenu d'un tube d'encre en poudre acheté chez le libraire. Il y avait des plumes souples (Gilbert et Blanzzy-Poure) et des plumes plus dures (Sergent Major). L'écriture d'alors comprenait des pleins et des déliés.

Le 11 Novembre et le 8 Mai étaient marqués par une cérémonie au Monument aux Morts après la messe dominicale. Dépôt d'une gerbe par deux enfants de la classe, chant du 1er couplet de la Marseillaise et du refrain par les élèves et la maîtresse, chant remplacé plus tard par un disque. A noter que la gerbe était faite avec les fleurs que les enfants m'avaient apportées la veille, gerbe toujours nouée d'un ruban tricolore.

En Septembre 1951, remise de la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à Monsieur BRUGEL, maire de la commune depuis plus de trente ans. C'est Monsieur Gaston MONNERVILLE, Président du Conseil de la République et Président du Conseil Général du Lot qui a remis au nouveau Légionnaire les insignes de son grade. Je ne nommerai pas les autorités qui entouraient Mr MONNERVILLE de peur d'en oublier. Pour une petite commune, ce fut une grande et belle cérémonie à laquelle ont participé les enfants de l'école.

Les leçons de chant étaient suivies à la radio scolaire, ainsi que les leçons de solfège, les enfants munis des livrets correspondants. Les premières années, avant l'acquisition du poste de radio, c'est la maîtresse qui apprenait les chants à ses écoliers. Plus tard, dans la cuisine de l'appartement, avec autorisation de l'I.P. furent suivies les émissions de T.V. scolaire concernant les sections de la classe.

Nos sorties de fin d'année: elles ont commencé par des promenades à pied à St Anthet, au château de Ramps, à la Truque de l'Homme Kort, au Pech d'Estillac... Puis, grâce à la location du petit car de Mr Combes à Cahors, mon mari m'aidant comme accompagnateur, je pus organiser des sorties d'un jour. Quand les moyens financiers de la coopérative scolaire ajoutés à la participation des familles ne me permirent plus de louer le car, la FDOL organisant des voyages qui réunissaient plusieurs écoles, celle de Ste Alauzie s'est jointe à elles. Des photos restent en souvenir de ces différentes sorties.



Je n'ai pas encore parlé des conférences pédagogiques qui se tenaient chaque année en début d'année scolaire, tantôt à Lalberque, tantôt à Castelnaud-Montratier. Notre parcours en vélo, à plusieurs collègues, n'était pas triste même si, fin octobre début novembre, le temps n'est pas toujours clément. Peu à peu, l'auto remplaça le vélo et je suis restée la dernière, avec Mr Drillères, retiré et décédé à Catus, mais alors directeur de l'école primaire de garçons à Castelnaud, à nous survivre de nos deux roues. Les conférences pédagogiques se sont tenues ensuite soit à Castelnaud, soit à Montcuq puis à Cahors où elles furent limitées à une demi-journée. De ce fait le repas de midi, qui réunissait la plupart des collègues, n'eut plus sa raison d'être. C'était pourtant l'occasion d'une amicale rencontre.

Quand l'âge de ma retraite a sonné, en juillet 1973, mon effectif était réduit à 7 élèves dont 6 prenaient leur repas à l'école, à ma table. Il était question de fermeture du poste. J'aurais tant voulu que se maintienne cette petite école qui représentait trente années de ma vie. Je ne tenais pas au titre de "dernière institutrice de Sainte-Alauzie". Elle survécut un peu plus de deux ans, mais ferma par manque d'élèves.

Qu'allait devenir ce grand bâtiment? Des travaux récents l'ont extérieurement "habillé de neuf": toiture refaite, murs décrépis et rejointoyés, fenêtres et volets neufs. Quant à l'intérieur, il a été profondément modifié. Il restera dans le souvenir de mon mari, de mes enfants et de moi-même l'image du bâtiment, tel que nous l'avons connu extérieurement et intérieurement. Maison natale de quatre de mes enfants sur cinq, cette tranche de vie pour chacun de nous est inoubliable. Regrets?... Ainsi va la vie, tout change et se transforme. Plus que tout autre je savais combien des réparations s'avéraient nécessaires. Avec d'autres affectations, ce qui fut l'école vit et vivra. Je ne puis que m'en réjouir.

Rouges, à LASCABANES le 29 Novembre 1990.

Hélène RESSEQUIER



# « Phylloxera et Doryphora »

LOI DES 15 JUILLET 1878-2 AOÛT 1879

RELATIVE AUX MESURES À PRENDRE POUR ARRÊTER LES PROGRÈS DU PHYLLOXÈRE  
ET DU DORYPHORE.

En ce dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle, deux fléaux menacent l'agriculture, détruisant systématiquement l'un la vigne, l'autre la pomme de terre: le Phylloxera et le Doryphore. Tous deux nous viennent d'Amérique.

Le Doryphore mesure environ 1cm, il est donc visible à l'œil nu, et avec suffisamment de main-d'œuvre, dans les exploitations familiales de nos régions, les enfants en l'occurrence étaient "mobilisés" on peut récolter les adultes les larves et même les oeufs. Les dégâts sont minimes à condition de surveiller régulièrement le champ.

Il est facilement vulnérable, son cycle se faisant essentiellement en surface, sur feuilles et tiges; la découverte d'un insecticide approprié permet de le vaincre.

LE DORYPHORE ET SA LARVE



Le Phylloxera pose

d'autres problèmes. Sa taille est de l'ordre du mm; il s'attaque aux racines de la vigne. Quand on constate sa présence par le dépérissement de la souche il est déjà trop tard pour cette dernière, reste à essayer de préserver les autres.

Depuis 1867 il sème la désolation et progresse dans l'avallée du Rhône et le Languedoc.

En 1872 il a commencé ses ravages dans le Bordelais et les Charentes.



Phylloxera sur racine de vigne

Des recherches faites depuis le début de l'invasion ont retenu quelques procédés de destruction efficaces, mais seulement dans des conditions particulières:

- l'immersion des vignes qui n'est possible qu'en terrain plat et à proximité d'un cours d'eau;

- l'injection de sulfure de carbone au pied des vignes atteintes, opération délicate. On doit traiter dès le début de la maladie, à une période ni trop humide ni trop sèche, et l'efficacité n'est certaine qu'en terrain argileux et compact.

L'Etat multiplie les encouragements à la découverte d'un remède universel, promet un prix de 300.000 fr-or à qui le trouvera. Les suggestions les plus farfelues affluent, rien ne peut être retenu.

Dans le Lot, Grézels, Labastide-Marnhac, Grégols, sont les premiers à annoncer la présence du Phylloxera, en 1876.

Un Comité départemental d'étude et de vigilance (C.D.E.V.) est créé, ainsi que des Comités locaux (C.L.E.V.), chargés de reconnaître la maladie, surveiller sa progression, conseiller le traitement et plus tard, organiser l'initiation au greffage.

En 1881, l'Arrondissement de Cahors (donc le Canton de Castelnaud) est jugé suffisamment atteint pour être autorisé à recevoir et à replanter des cépages américains résistants au Phylloxera, (comme on témoigne la lettre d'un pépiniériste figeacois, Mr. Buzenac.

*Figéac le 11 juillet 1882*

*Notifié au P. D. G. Figéac  
le 11 juillet 1882  
Monsieur le préfet*



*J.  
L'année dernière nous étions interdits pour  
l'introduction des plants américains j'ai dû  
provoquer la permission de planter et sur les  
nombreuses demandes on a eu la permission.  
Ne pouvant étendre mes cultures pour ce  
motif, j'ai fait arriver une certaine quantité  
de plants racinés et boutures en secret et les  
ai plantés dans le patrimoine de mes ancêtres  
à Castelnaud-de-Montchaucier (Lot) dans la première  
semaine de 1882*



On essaie de s'adapter à ces nouveaux cépages, on replante, parfois en s'endettant. ...et le vin produit n'est pas apprécié.

Depuis 1871, des viticulteurs ont découvert la possibilité de greffer. En 1874 Mr. MILLARDET professeur à Bordeaux est chargé de l'étude du greffage. Il sélectionne des porte-greffe, crée des hybrides au cours de 20 années de labeur, pour parvenir enfin à trouver celui qui résiste bien dans tous les terrains calcaires et pourra servir de porte-greffe pour obtenir le nouveau les qualités gustatives des vins français.

Que se passe-t-il chez nous pendant ce temps ?

La catastrophe a laissé des souvenirs, encore visibles et pour longtemps; sur les cotcaux du Lot où nulle autre culture que la vigne n'est possible.

En 1882 on signale à Castelfranc " 25 familles dans l'indigence complète, soit 1/5 de la population". Le village de Toulousque, au nord de Cahors, qui comptait 59 feux en 1880 est déserté et n'est plus que ruines.

De 1880 à 1891 le LOT perd 12% de sa population. Les journaliers, les ouvriers agricoles, et même des propriétaires ruinés désertent les campagnes, émigrent vers l'Algérie, l'Amérique du Sud.

Le Canton de Castelnaud n'a pas été épargné:

Le vignoble qui occupait une grande place dans

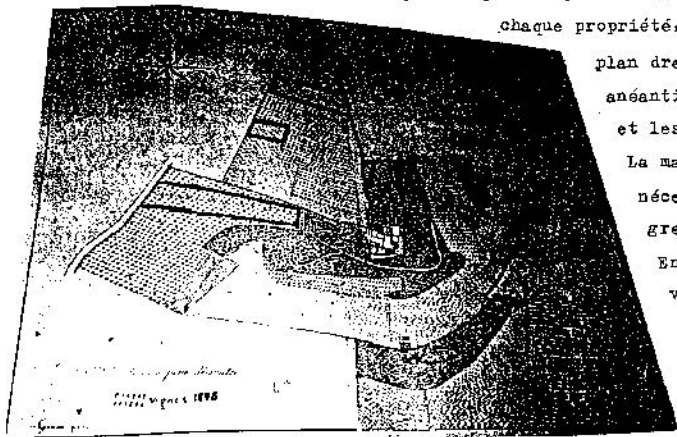
chaque propriété, comme le montre ce

plan dressé vers 1875, est anéanti par le parasite et les revenus régressent.

La main-d'oeuvre qui serait nécessaire pour replanter, greffer, disparaît.

En 1905 La surface de vigne qui a pu être replantée sur la propriété de Rigal est dérisoire.

Le propriétaire, malade a vu déperir



□ limite des vignes en 1905

ses premières vignes de chasselas dans lesquelles il fondait beaucoup d'espoir pour l'avenir; il n'a pas survécu à ses vignes.

Tel grand-père a transmis à sa descendance le souvenir de ses tristes noces à l'époque du phylloxera, où, bien que fils de propriétaire, il n'aurait pas été possible de lui faire une dot, et, par la suite,

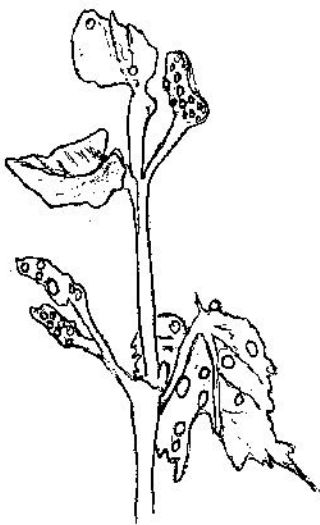
au moment du partage, les fâcheries avec les frères ou les soeurs qui ne se souvenaient plus de son sacrifice.

Les carnets d' embarquement du port de Bordeaux signalent à cette époque le départ pour l'Amérique du Sud de plusieurs familles du Canton, principalement des Communes de Lhospitalet et de Cézac.

Peut-être, dans un coin de votre mémoire, avez-vous souvenir de quelque anecdote racontée par vos ancêtres, sur cette sombre "période, unique dans l'histoire de l'Agriculture"?

---

\* La vigne de plants américains de Mr. Biznac était située "au bas de la côte de Jouanelle, desservie par le chemin du Ruisseau, et le chemin vicinal N°16" ( roue du Truffe ) construit en 1887.



Galles phylloxériques sous de  
jeunes feuilles de vigne sauvage.

L. et R. PONS.

## LE TROUBADOUR BERNARD DE VENTADOUR

S'il vous arrive un jour d'aller en Corrèze, d'Égletons à Neuvic, vous passerez près d'un château en ruines, au Moustier, le château de Ventadour où notre troubadour vit le jour. On ne sait s'il était le fils du boulanger, ou celui d'un hobereau du coin, ou encore s'il appartenait à la famille du vicomte. Quoiqu'il en soit, c'est le vieux seigneur du lieu, Ebles II dit "le chanteur" qui lui apprit l'art de la rime et de la musique.

Très jeune donc, Bernard de Ventadour commença sa carrière de troubadour et fut un des plus grands, sinon le meilleur. On situe sa naissance entre 1120 et 1130 et on connaît ses premières œuvres dans les années 1140-1145. Les anciens biographes disent de lui: "Grand était son savoir et sa courtoisie". Il faut entendre par là son Chant d'Amour.

Car en effet, Bernard de Ventadour fut un grand amant "platonique", c'est dire qu'il foudra toute sa vie un amour idéal, irréalisable: le troubadour chante pour une dame impossible, donc mariée ou qui ne peut en aucun cas le satisfaire, et son poème est une lutte perpétuelle, étroite, pleine de souffrances car il devra se contenter d'un long désir inassouvi. Si l'adultère se réalise, le chant du troubadour s'arrête: mais, puisqu'il continue à chanter, c'est qu'il est plein d'espoir: un jour viendra bien...

Bernard de Ventadour commence par chanter son "Joï", le suprême amour courtois, pour dame Marguerite de Turenne, l'épouse d'Ebles III, le fils de son éducateur. "Elle tomba amoureuse de lui, et lui d'elle... Leurs amours durèrent longtemps avant que le vicomte s'en avisât." (Lc de S' Circ). Oui, mais un jour le vicomte s'en avisa et... renvoya son troubadour.

Il fit enfermer et longtemps garder sa femme et puis, enfin, la répudia. Elle avait pourtant fait amende honorable et demandé à Bernard de s'en aller loin d'elle. Le vicomte resta ferme et la mit au couvent. Cette première période de la vie de notre troubadour s'acheva ainsi. Elle lui avait suggéré de magnifiques vers dont voici un tout petit extrait:

"Je peux paraître content,  
Mais au-dedans mon cœur est irrité.  
Quand a-t-on vu faire pénitence  
Avant d'avoir commis le péché?  
Plus je la prie, plus elle est dure pour moi."

Le péché était pourtant, vu de notre siècle, bien petit... Et Bernard partit pour l'Angleterre, vers 1152, où il entra dans les grâces d'Éléonore d'Aquitaine qui venait d'épouser le roi Henri II Plantagenêt. D'elle aussi on dit qu'elle "était jeune et d'un grand mérite" et que "les chansons de Bernard plurent fort à celle-ci qui s'éprit de lui". De cette période où il assista certainement au couronnement des souverains, il nous a laissé encore de bien jolies chansons:

"Rien ne sert de chanter  
Si le chant ne vient du cœur;  
Et le chant ne peut être sincère  
Si le cœur n'est plein d'un Amour sûr et profond."

Ce cycle anglais fut très important pour la langue occitane puisque grâce à la reine et à Bernard de Ventadour, cette langue fut parlée et écrite à la cour d'Angleterre; la culture plus raffinée du Midi de la France passa le Channel et l'on sait que les filles d'Éléonore voulurent plus tard, elles aussi, avoir leurs troubadours et leur Cour d'Amour. Vers 1155, Bernard de Ventadour quitta la Cour anglaise pour rejoindre celle du Dauphiné où il chanta ses vers à une Dame de la cour de Bernard de Vienno. On appelle cette période le cycle de conort ou de la consolation.

"J'ai perdu tout pouvoir sur moi,  
J'ai cessé de m'appartenir  
Quand j'ai pu me mirer en ses yeux,  
Dans ce miroir qui m'est si doux."

Et puis, quelques années plus tard, le troubadour rejoindra Narbonne et deviendra le protégé de la vicomtesse Ermengarde. Les vers suivants furent certainement écrits pour elle:

"Les traits de l'Amour, en me frappant,  
Mettent en mon cœur grande douceur.  
Cent fois le jour je meurs de douleur,  
Et cent fois je re-vis de joie."

Enfin, sa carrière de chanteur se termina chez Raymond V de St-Gilles, le Comte de Toulouse. Là, on ne sait au juste pour qui il rima. On sent, dans ses dernières belles lignes, la lassitude de l'homme mûr qui va sur la vieillesse. Ses chansons sont plus empreintes maintenant de philosophie que de passion:

"Les Dames, ce me semble,  
Commettent grand péché  
Puisque l'on n'en voit guère  
Aimer les vrais amants.  
...Je vois avec peine  
Qu'un fourbe obtienne  
Autant d'Amour  
Qu'un amoureux constant."

En 1194, meurt le comte de Toulouse. Pour Bernard de Ventadour, c'est le signe de la retraite. Il va s'enfermer à l'Abbaye cistercienne de Dalon près d'Excideuil en Dordogne. Il y mourra probablement dans la piété, après avoir été le premier grand poète de l'Amour Courtois. Ses textes appartiennent au Trobar Lèu et sont légers, sans recherches laborieuses mais pleins d'une spontanéité et d'une verve qui dénotent une passion restée jeune longtemps. C'est le "Joï" dans ce qu'il a de plus pur, un bonheur psychique qu'il recherchera à travers ses rimes belles, tendres, sensuelles et délicates.

On lui pardonne ainsi quelques vers orgueilleux:  
"Ce n'est pas merveille si je chante mieux  
Que tout autre chanteur.  
Plus que tout autre, je suis ouvert à l'Amour  
Et je suis ses commandements."

Quarante et un de ses textes nous sont, pour le moment, connus. Il fut certainement un très grand charmeur: plusieurs Dames auraient pu l'attester.

LE FOIRAIL

Le foirail, reposé de ses fêtes heureuses,  
Somnole, parfumé de ses tilleuls en fleurs.  
C'est un matin d'été, de chaleur généreuse,  
Un calme un peu étrange exorcise des peurs.

Les maisons basses, en blanc, sont de bonnes amies,  
Le jour succède au jour sur le rouet du mât,  
Du soleil et du vent, du tonnerre et des pluies,  
Et s'amuse le temps, les noces, les repas.

Le ciel éblouissant saphir aigue-marine,  
Né d'un conte de roi, à mille et une lieues,  
Descend de son mystère, en marche sybilline,  
Au Monument aux Morts où dort un Homme-Dieu.

Et quand il s'assombrit, vent du Nord, d'Aquitaine,  
Hurlent sauvagement, comme des fauconniers,  
Bacchanale en folie, entre bornes et chaînes  
Et la Maison des Fêtes y plante ses lauriers.

Les hommes sont aveugles et ne voient pas les choses,  
Les plus simples menues dans leur cours naturel,  
Ni les couleurs blessées qui font faner les roses,  
Sangloter les eaux bleues du chant universel.

Le Foirail de jadis s'est ouvert sur l'espace,  
Des jeux de l'Univers et des jeux du destin,  
L'Histoire démolit, construit, repasse, dépasse,  
L'éternité chaque matin.

Léone SICARD-ROQUES



L'EGLISE

DE

TERRY

Dans notre merveilleux Quercy Blanc il est, niché à mi-colline, un petit hameau qui a pour nom Terry. Dans ce hameau qui ne compte que 32 habitants pour 11 maisons, une Eglise.

A cela rien de bien original car il ne manque pas dans la région de petits hameaux possédant une Eglise, mais tous n'ont pas eu la chance d'avoir un curé qui laisse à la postérité l'histoire de celle-ci.

Terry, aujourd'hui annexe de la paroisse de Fern, a joui en son temps de 1888 à 1922 semble-t-il, d'une autonomie, confirmée par son registre paroissial, rédigé par Germain LAC installé curé à Terry en 1881.

Voici donc, extraite de ce registre, l'histoire de l'église de Terry.

#### " COUP D'OEIL SUR LE PASSE "

LE PATRON DE LA PAROISSE EST ST BARTHELEMY, APOTRE.

"La tradition, que semblent justifier un vieux manuscrit et les restes d'un cimetière, place notre primitive Eglise paroissiale, à trois kilomètres environ, à l'orient de Terry, dans une gorge profonde, ténébreuse et humide, appelée St Barthélémy-del-Dégouttat. Ce nom caractéristique lui vint, selon toute apparence, des perpétuels suintements de son sol glaiseux: Guttans.

A quelle époque remontait-elle ? Pourquoi l'avait-on bâtie dans ce lieu malsain et autour duquel on ne retrouve, sur les coteaux voisins, aucune trace d'habitations ? A quelle époque aussi fut-elle abandonnée ? Nous l'ignorons.

Nous constatons seulement que sur le plateau de Terry, dans une position plus centrale, bien autrement agréable et d'un accès plus facile, une nouvelle Eglise fut construite, qui abrita la vic religieuse de cette population jusqu'en 1872, où, jugée insuffisante, on lui substitua le gracieux édifice actuel.

Le zèle ardent de Mr l'Abbé Périé, futur Missionnaire de Malaisie, curé de Terry pendant dix huit mois, provoqua dans la population un admirable élan de générosité: une souscription fut rapidement couverte que compléta la municipalité par la donation du terrain et la vente de quelques communaux insignifiants.

Dès son arrivée, l'année suivante, Mr Vergnes successeur de Mr Périé put commencer et mener à bonne fin l'entreprise que dirigeait Mr Tourette, architecte diocésain, avec Roland, de Castelnaud, pour ouvrier maçon.

La façade Nord Ouest, sur la porte d'entrée, reçut un gracieux campanile romain, à deux baies, en harmonie avec le style de l'Eglise où le roman domine. Dans ces deux baies on suspendit les deux cloches, dont l'une, datée de 1733, avait été donnée à la paroisse par Messire François, Marquis de Pellegrue et par Mme Anne-Madeleine de la Barbarie, Marquise de Pellegrue. Le campanile, construit en pierre douce, ne résista pas longtemps aux intempéries auxquelles l'exposait son élévation sur ce plateau

battu des vents du nord . Il s'effrita peu à peu et il fallut le désarmer et le remplacer

La providence nous vint en aide . Les caprices d'une élection municipale ayant placé la mairie aux mains d'un homme de bien entre tous, Jean Cros de Ventaillac, nous avons cru l'occasion favorable pour obtenir de la commune, à défaut de subsides, dont elle fut toujours avare, du moins l'autorisation nécessaire et, de l'état le concours pécuniaire qu'alors il prêtait encore. Les plans et Devis dressés par Mr Toulouse ayant été approuvés, la souscription paroissiale recueillit trois mille francs . Avec un désintéressement parfait la commune nous laissa faire et l'état accorda une subvention de quinze cent quarante cinq francs. L'érection d'un clocher , couronnement indispensable de notre belle église, était très populaire: la souscription le prouva bien. Néanmoins, faut-il le dire , la politique rouge, l'esprit de rivalité et l'avarice aussi, tentèrent de lui faire échec et on vit plusieurs familles, à qui leur situation de fortune non moins que leurs sentiments personnels auraient dû imposer de prendre l'initiative du mouvement et de donner l'exemple de la générosité, s'abstenir et essayer même de l'enrayer ! Sur l'heure, elles obtinrent un succès de confusion et de mépris, qui paya largement leurs efforts. Revenus aujourd'hui à une compréhension plus juste de leur devoir, ces familles sont plus honteuses de leur opposition qu'elles n'osent l'avouer , car sous les yeux de leurs descendants, le clocher se dressera comme un reproche : ils n'y ont pas une pierre !

Le travail, commencé au mois d'Avril 1899 par le maçon Ribayrol, de St Paul Labouffie, et consciencieusement exécuté, fut terminé au mois d'août de la même année . La première pierre avait été bénite et posée par Mr Massabié , vicaire général, venu aussi pour ériger le nouveau chemin de la croix.

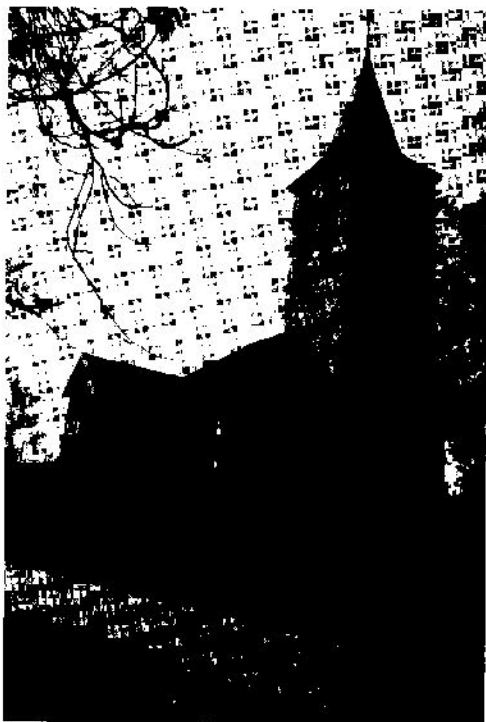
L'Eglise prête, tout le monde en admira l'élégante simplicité, regrettant que là, comme ailleurs, l'architecte ait étriqué et tronqué le sanctuaire. Dans le joli cadre on mit le mobilier qu'on put, sans valeur, au plus pressé. Les vitraux du sanctuaire et des chapelles en verre peint , portent la trace du mauvais goût de l'époque que personnifiait Gesta de Toulouse. Les autres baies furent fermées en verre blanc: c'était préférable.

Depuis 1904, grâce à de pieux donateurs, dont les noms méritent d'être retenus, nous avons pu changer le verre blanc de ces quatre fenêtres en quatre vitraux à personnage, en médaillon , du meilleur goût , sortis des ateliers de Fierçon de Vaucouleurs. Mr Pierre Dufour du Montat, Baffalie de Ventaillac Myette Monbru et la Vvc Sirsch de Terry les ont payé 125 fr pièce VIA CRUCIS. - La population, à qui l'on ne tend jamais la main qu'avec succès quand il s'agit de l'entretien et de l'embellissement de son Eglise, fit encore les frais d'un Chemin de Croix en terre cuite, quadrilobé, de Pierson également . Ainsi disparut l'ancien dont les images d'Epinal et les cadres vermoulus n'étaient certes pas fiers de figurer parmi ce mobilier rajeuni."

*Germain LAC qui possédait un certain talent de plume, nous a permis de connaître l'histoire de l'église de Terry. Son Registre Paroissial comporte de nombreuses remarques, toutes personnelles et pleines d'humour, sur les curés qui l'ont précédé dans la paroisse. Il se termine en 1922 par un fait divers marquant:*

"Année 1922 - 30 Avril - Dimanche du Bon Pasteur  
La foudre est tombée sur l'Eglise de Terry à deux heures et demie pendant l'office des vêpres, occasionnant une grande panique, la mort d'une personne et de grands dégâts matériels "

(Documentation recueillie par Charles PLOMBIN)



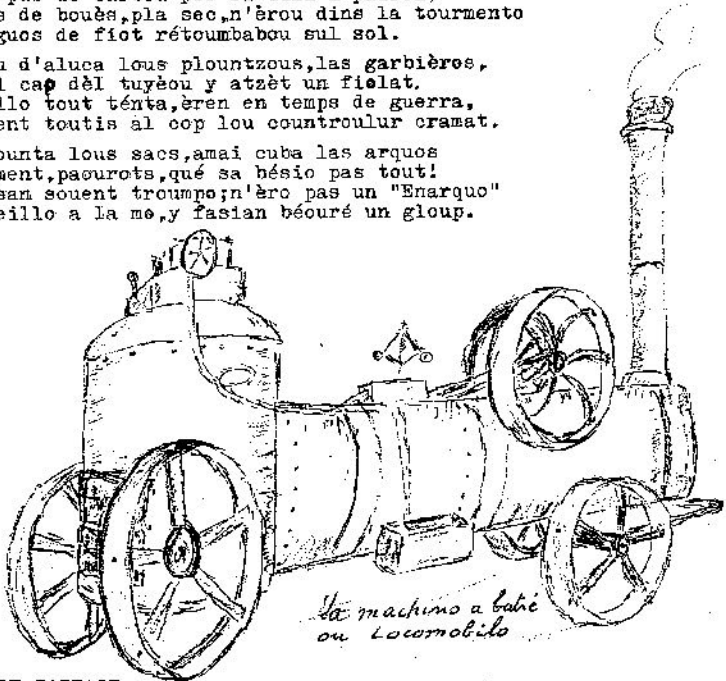
LOU BATATZE (Maurice LAVERGNE)

Aoutres cops sé batio an batur et machino,  
La loco a bapou qué caille atuza  
Tuzouna un grand fiot,comme per fa cousino  
Beilla a tout moumént,lou daissa pas créba.

Aben bis en tout témps,mé rapéli en quarante  
Y atzet pus de carbou per fa buli l'pairol,  
D'asclos de bouès,pla sec,n'èrou dins la tourmento  
De bélugnos de fiot rétoumbabou sul sol.

Riscabou d'aluca lous plountzous,las garbières,  
Con d'al cap dèl tuyèou y atzèt un fielat,  
Mas,caille tout ténta,èren en temps de guerra,  
Souhaitent toutis al cop lou countrouler cramat.

Bégo counta lous sacs,amai cuba las arquos  
Hurousoment,pacourots,qué sa hésio pas tout!  
Lou paisan souent troumpa;n'èro pas un "Enarque"  
La bouteillo a la me,y fasian bécuré un gloup.



*La machino a batio  
ou Locomobile*

Traduction

LE BATTAGE

Autrefois on battait avec batteur et machine,  
La loco à vapeur qu'il fallait attiser,  
Tisonner un grand feu,comme pour la cuisine  
Veiller à tout moment,ne pas le laisser mourir.

Nous l'avons vu alors,je m'en rappelle en quarante  
Il n'y eut plus de charbon pour faire bouillir le chaudron.  
Des bois fendus,très secs,lançaient dans la tourmente  
Des étincelles de feu qui tombaient sur le sol.

Ils risquaient d'allumer les meules,les gerbiers  
Bien qu'au bout du tuyau il y eut une crépine.  
Mais on devait tout tenter,c'était en temps de guerre,  
Souhaitant tous à la fois voir le contrôleur brûlé.

Il venait compter les sacs et puis cuber les coffres.  
Heureusement,mees pauvres,il ne voyait pas tout!  
Le paysan souvent berne;il n'était pas "Enarque",  
La bouteille à la main,on lui faisait boire un coup.

QUELQUES RECETTES CULINAIRES DE NOS GRAND-MÈRES CASTELNAUDAISES

LE TOURAIN PAYSAN

INGRÉDIENTS :     .1 pomme de terre                    .Quelques gousses d'ail  
                  .Un peu de farine                    .½ litre d'eau environ  
                  .Un oeuf                                .Vinaigre  
                  .Pain en tranches

- Mettez un peu d'huile dans une cocotte, faites roussir la pomme de terre coupée en tranches fines, ajoutez l'ail, laissez le tout blondir légèrement, saupoudrez de farine et remuez.
- Versez l'eau, mettez un peu de sel et laissez mijoter un bon quart d'heure.
- Coupez l'oeuf, séparez le blanc que vous mettez dans le bouillon, le jaune dans une assiette, que vous délayez au vinaigre.
- Au bout de vingt minutes de cuisson, le bouillon est prêt.
- Retirez-le du feu, ajoutez le jaune en remuant bien et versez dans une soupière, sur les tranches de pain.

Il était de coutume, pour les traditionnels, de laisser un peu de bouillon au fond de l'assiette et d'y ajouter un peu de vin : Ils appelaient cela faire "chabrot".

---

LA CROUSTADE

- Bien mélanger une livre de farine, 6 oeufs entiers, un paquet de levure et une pincée de sel, de manière à faire une boule lisse.
- L'étendre prestement et huiler la surface (1 cuillère d'huile).
- Refaire six fois de suite la boule.
- Laisser reposer deux heures, au moins, dans un plat creux, la boule étant légèrement huilée en haut et en bas et recouvrir d'un linge.
- Au bout de ce temps, mettre un drap sur une table et étirer la pâte, sans la fariner, en essayant d'obtenir la minceur d'une feuille de papier (le meilleur moyen est de la caler dans un coin de la table et de tirer).
- Quand tout est étendu, faire chauffer 150 gr de beurre et enduire la pâte avec une plume d'oie. Saupoudrer de sucre.
- Prendre le drap délicatement par le bout, l'imprimer de légères secousses de manière à ce que la pâte glisse et se replie sur elle-même. Faire un turban.
- Cuire 20 à 25 minutes à four chaud les dix premières minutes, puis à four moyen.
- Arroser largement d'alcool.

La Croustade revient en bonne place pour compléter nos repas familiaux et régionaux.

Berthe BOYER

---

## A Castelnaù

Al dessus de tous prets, sus toum pech encarcado  
Dreiso, tous pès al bord del roc et lou cap naù,  
Ambé tous trei menlis à la logno fumado  
Duscos à lai ribouts montos, à Castelnaù !...

Sul fount de toui remparis acatadis de léro  
Letzissen toui secrets dei siècles endourmints,  
Cado felho rescound un pah de toum histouère  
Escrito ambé lou sang de tous fiers enenemis.

Ta giéto, toum castèl, toum anciéno commune  
D'arquéi nol'ic passat sous toui darniès témouens.  
Réliques, cado tzoun partès uno per uno  
Né démourara cap douma, brès des anciens !

De toui grands cardinals gardos lou noum sul maïbré  
Se n'as cap de saben repausou toui soldats  
Din toui biel tumultus. Lai roïssés de toum allré  
Gardou de tous éfants tous ossés oubliats.

Toum antiqùé clouquè que couroumo l'arcaso,  
Per graùpigna lou cel se negro din l'azur  
Et per comprendre pas la bouès de sa campano  
Nous cadrio pas abé toum amour dins lou cur.

Boui besi de clucous, biadario, pourtanello  
Coubertos et biel poutch, cadènes et pillés,  
Caùqué cop en soumient ta costo de Tsouanèlo  
M'emboyo la sentou de toui blancs amclhès.

Pé nutz din toui règèls loui droïtes de la terro  
Arrosou de suzou toum càisse granigoul  
Mé quand la primo ben dei ribals à la serro,  
Sé farçissou d'aùsels, toum cassé, toum pigoul.

O niou des abanciès mai que toutis m'agrados,  
Passou coume l'illinois laù liouros prep de lu  
Embraygat de l'aldé de toum los de las prados  
A toum toustat boudriol demouva de countu.

Quand per to souvara la darnièro fénido,  
Quand per tousoun cadra m'en ana d'apraçci,  
Al pé de toum clouquè ta giéto bénésido  
A moum darniè soumèl serbira de couissi.

Antoine CAZES

(Poésies Patoises publiées en 1927

par A. Bergon, Imprimeur-Editeur à Cahors)

-Avec une Préface de Monsieur Eugène Grangié,  
Président de la Société des Etudes du Lot-

Né à Castelnau-Montratier en 1869 (et mort en 1923), Antoine CAZES fut, avec Auguste Sahuc dont nous vous parlerons plus tard, un félibre reconnu du siècle dernier. Il fit une carrière d'instituteur à Martel mais n'oublia jamais son pays natal. Dans ce poème "A Castelnau" (tiré de son recueil Flous de randal), on sent vibrer les accents d'un pur romantique. Il peut se traduire ainsi:

A Castelnau

- 1 Au-dessus de tes prés, quillée sur ta colline  
Droite, Les pieds au bord du roc, la tête haute,  
Avec tes trois moulins à la trogne enfumée  
Tu montes jusqu'aux nues, O Castelnau!...
- 2 Au fond de tes remparts tout recouverts de lierre  
Nous lisons les secrets des siècles endormis  
Chaque feuille recèle un peu de ton histoire  
Ecrute avec le sang de tes fiers ennemis.
- 3 Ton église, ton château, ton ancienne mairie  
De ce noble passé sont les derniers témoins.  
Reliques, une après l'autre, chaque jour vous partez  
Il n'en restera rien demain, berceau d'anciens!
- 4 De tes grands cardinaux tu gardes le nom au marbre  
Si tu n'as de savants, tes soldats se reposent  
Dans ton vieux tumulus. Les racines de l'arbre  
Gardent de tes enfants les ossements cublés.
- 5 Ton antique beffroi couronnant les arcades,  
Pour chatouiller le ciel se noie dans son azur  
Et pour ne pas comprendre les voix de son sonneur  
Nous ne devrions pas avoir ton amour dans le coeur.
- 6 Les yeux clos je vous vois, marché et portanelle,  
Les couverts, le vieux puits, les chaînes et piliers,  
Quelquefois en rêvant ta côte de Jouanèle  
Me renvoie les fragrances de tes blancs amandiers.
- 7 Pieds nus dans tes gelures les enfants de la terre  
Arrosent de sueur ton cause granuleux  
Mais quand vient le printemps des berges aux collines  
Ton chêne et ton peuplier se remplissent d'oiseaux.
- 8 O nid de nos parents plus que tous tu me plais,  
Les heures près de toi passent comme un éclair  
Enivré de l'haleine de tes bois, de tes prés  
A ton côté toujours je voudrais demeurer.
- 9 Quand pour moi sonnera la fenaison dernière,  
Quand pour toujours je devrai m'en aller de par-là,  
Au pied de ton clocher ta terre consacrée  
A mon dernier sommeil servira de coussin.

~~~~~

(Traduction: J. COLOMINA)

D I C T O N S E T P R O V E R B E S

Quelqu'un lui a mangé le dessus de la soupe :

(Se dit d'une personne de mauvaise humeur) ;

Docteur en soupe salée :

(Un faux connaisseur, un ignorant qui fait l'entendu) ;

Embattre une charette :

(C'est faire bombance, plusieurs personnes qui font ripaille) ;

Il n'a pas chargé droit :

(Se dit d'un ivrogne qui chemine en vacillant) ;

Prier le bon Dieu :

(Se dit d'un cheval qui a l'habitude de tomber sur les genoux) ;

Elle n'attache pas les chiens avec des andouilles :

(Se dit d'une personne connue pour sa lésinerie) ;

Avoir les rognons couverts :

(Etre riche, être à l'aise financièrement) ;

Ah, il a eu nouvelle de ses vaches :

(Se dit d'une personne silencieuse qui prend la parole soudainement) ;

Il cause trop, il n'aura pas ma toile :

(Au sujet d'un bavard, d'un indiscret qui n'inspire pas confiance) ;

Froid comme un landier du confrérie :

(Se dit d'invités dont personne n'attend la venue, la cuisine est vide) ;

Il fait un vent à écorner les boeufs :

(A l'occasion d'un vent très fort) ;

Nous allons avoir de l'eau que les chiens en boiront debout :

(A l'approche d'un orage très menaçant) ;



Profiter comme la pâte dans l'arche (le pâtre) :

(Se dit d'une femme enceinte, ou de la fortune d'une personne) ;

Avoir bonne chape sur l'oeil :

(C'est avoir l'oeil vif, bien se porter) ;

Avoir le diable dans son collet :

(C'est être entêté, tenace, incorrigible) ;

Quand il rit, c'est que les chiens labourent :

(Se dit d'une personne qui ne rit jamais) ;

Il ne faut pas se moquer des chiens avant d'avoir traversé le village :

(Ne pas se faire remarquer la première fois que l'on traverse une ville) ;

Quand le pain est arrivé, souvent les dents sont tombées :

(Quand la fortune arrive, la personne est trop âgée pour en profiter) ;

Quand on veut cuire, le four tombe :

(Se dit de la malchance, de la déconvenue) ;

Il est de l'Ordre de la Noblesse, il aime mieux le trou que la pièce :

(Se dit d'une personne qui porte des vêtements percés) ;

C'est la faim qui se marie avec la soif :

(C'est un homme pauvre qui se marie avec femme aussi pauvre) ;

Il n'est si chétif fagot qui ne trouve son lien :

(Si laide soit une fille, elle trouve toujours à se marier) ;

Il a besoin de cela, comme un loup a besoin d'une sonnette :

(Se dit d'une personne possédant une chose inutile) ;

A la mi-février, une bonne merlasse doit couvrir :

(C'est l'époque où la femelle du merle couve) ;

Pâques bas, Pâques haut, n'est jamais sans merleau :

(Que Pâques arrive de tôt ou de tard, le merle a toujours ses petits) ;

Chacun à son tour, comme à la Prigaudière :

(C'est un village où il n'y avait qu'un puits pour tous).

"Souvenirs du Vieux Temps  
Traditions Populaires Comparées"

Auteur : Iaisnel de La Salle.

(recueillis par Roger FOURNIE)

### LES PRUNES

C'était un célibataire, dont le surnom était "Caoulet" (Petit Chou), sa profession passée était allumeur de réverbères en la bonne ville de Cahors; il se trouvait à la retraite dans le village de Saint-Paul, dans une maison située à l'emplacement de l'actuelle Salle des Fêtes; fort desœuvré, il accueillait avec plaisir les visites que lui faisaient les jeunes garçons du village, à qui il offrait volontiers de trinquer avec des prunes à l'eau de vie.

Cet après-midi là, c'était l'hiver, il faisait mauvais temps; deux copains du village, Louis Cazes et mon père Félix (du Pouta) décidèrent de rendre visite à Caoulet, qui fut très heureux de leur visite; il se chauffait au cantou de la cheminée.

Bien évidemment, il leur offrit des prunes. Ils refusèrent d'abord, mais acceptèrent ensuite (ils étaient venus pour ça) et voilà mon Caoulet de monter sur une chaise pour prendre un bocal de prunes, situé sur une planche entre deux poutres; il s'approcha trop du mur, se pencha en arrière pour descendre le bocal et ce qui devait arriver arriva: il tomba en arrière sur les briques de sa cuisine sans se faire mal. Malheureusement, malgré ses efforts le bocal se renversa "Mantgas des prunes drolès, aquel stuc qu'el doumage" et de se mettre à aspirer le jus à même le sol, tant et si bien qu'il ne se releva pas, et s'endormit sur le carreau.

Nos deux compères bien rassasiés, vu le froid qu'il faisait, jugèrent bon de le mettre au lit tout habillé bien sûr, et le lendemain matin, ne se rappelant de rien, il dit à ses voisins: "Ar sès, dibio estre pressat enguerri al lets, tout abillat, et embé lous esclops? Sabi pas sè bā creires me, es ait'al".

R. FOURNIE